



Patrice Juiff  
Foreveur



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

# Foreveur

## Du même auteur

*Frère et Sœur*, Plon, 2003

*Kathy*, Albin Michel, 2006

*La Taille d'un ange*, Albin Michel, 2008

*Tous les hommes s'appellent Richard*, Écriture, 2015

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sentir trahi ou non. J'ai eu un blanc, mais d'une ou deux secondes seulement. Puis mamy a enchaîné en racontant que ça ne s'était pas passé comme elle l'avait pensé et qu'elle m'expliquerait plus tard pourquoi ça avait foiré. Elle a terminé avec une des formules préférées de papy. « Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer, croix de fer, croix de bois, c'est toi qui y vas si tu ne me crois pas. » J'ai soufflé sur la mouche, mais ça n'a rien donné. Elle a juste valsé comme une toupie et elle est allée s'empaler les ailes dans une toile d'araignée. J'ai répété à mamy la formule de papy et j'ai raccroché.

Comme deux précautions valent mieux qu'une et que trois valent mieux que deux, je ne suis pas allé dans la grotte, là où mamy m'avait conseillé de me cacher. J'ai choisi une meilleure planque. Que personne ne connaissait. Où je m'étais réfugié quand j'étais petit parce que j'avais fait une connerie et que je ne voulais pas que papa et maman me punissent même si c'était une petite connerie de rien du tout. Ce jour-là, j'avais chipé les poissons que papa et papy avaient pêchés et qu'on devait faire cuire au barbecue pour déjeuner. Ils étaient raides morts, mais je les avais rejetés dans l'étang en espérant qu'au contact de l'eau, ils reprendraient vie. J'avais été déçu de voir leur ventre argenté flotter à la surface et se laisser déporter au ralenti vers le large au lieu de déguerpir en frétilant de la queue. Quand j'avais entendu mamy demander où étaient passés les deux brochets et la perche qui devaient nous servir de repas, j'avais détalé en quatrième vitesse et trouvé l'endroit idéal pour me cacher. Une grande poubelle en plastique qui trônait enchaînée à un poteau à côté du ponton. À l'époque, je n'étais resté enfermé à l'intérieur que peu de temps parce que j'avais peur du noir et que l'odeur était insupportable, vu que la poubelle était à moitié pleine de sacs remplis de détritrus en état de décomposition avancée.

Finalement, je m'étais fait choper et j'avais craché le morceau. Du coup, je m'étais fait doublement passer un savon, vu qu'après m'avoir engueulé, maman m'avait arrosé au jet tout habillé et frotté avec une brosse à godasses pour me décroquer de l'odeur de pourriture qui me collait aux basques comme une chienne en chaleur. Par contre, je n'avais avoué à personne de quelle manière j'avais pu me tartiner de partout avec ce parfum dégueulasse.

La poubelle était vide et aucune odeur particulière ne s'en dégageait. J'ai grimpé dedans, j'ai récupéré mon sac que j'avais posé sur le sol et j'ai rabattu le couvercle. J'ai attendu à peine un quart d'heure avant d'entendre un bruit de moteur et celui de pneus crissant dans les gravillons de l'allée qui menait à la cabane. Je transpirais déjà comme un malade, vu la chaleur qu'il faisait à l'intérieur, mais ça a empiré d'un coup. J'ai entendu des portières claquer, des bruits de pas qui passaient tout près de moi, qu'on ouvrait la porte de la cabane, des voix qui hurlaient mon prénom et qui se questionnaient pour savoir où je pouvais bien me trouver. Puis, j'ai entendu la voix de maman sangloter. Et j'ai failli flancher. Mais je me suis retenu. J'ai entrouvert le couvercle de la poubelle et j'ai glissé dans le petit interstice de jour la paire de jumelles de papy que je venais de lui emprunter en demandant la permission à l'âme solitaire de son cadavre. J'ai fait un panoramique et j'ai vu d'abord deux gendarmes, tonton Jacques qui leur causait sans que je puisse comprendre de quoi, puis ce gros con de Franck qui ressortait l'air furax de la cabane et enfin maman qui pleurait appuyée contre la voiture du gros con en se tenant le ventre qu'elle avait drôlement gonflé. Et ça m'a refroidi. Tellement que ça a séché la sueur qui me dégoulinait de partout et qui me faisait dans le slip comme un étang miniature. Je me suis recroquevillé comme pour disparaître tout au fond de ma cachette.

La dernière fois où j'avais passé un moment avec maman, c'était il y a environ six mois. Enfin, cinq mois et vingt-deux jours pour être tout à fait précis. J'étais venu à l'improviste parce que j'en avais ressenti le besoin en me levant ce matin-là, parce que j'avais rêvé d'elle pendant la nuit et qu'elle me manquait au point d'en avoir mal aux boyaux de l'estomac. J'avais sonné à la porte de la maison qui avait été la nôtre aussi à papa et à moi. Je m'étais fait beau avec une des chemises de papa, une de ses cravates et le moins crade de mes blue-jeans. Je m'étais peigné. Je m'étais parfumé et j'avais chaussé mes Converse. Je m'étais curé les ongles des mains, même si le résultat n'était pas parfait. C'est ce gros con de Franck qui avait ouvert la porte, les cheveux en pétard et la gueule dans le cul du type qui vient de se bagarrer avec la nuit et que, de me voir, ça n'a pas arrangée. Il m'avait demandé ce que je foutais là. Je lui avais répondu pourquoi. Il avait continué avec sa voix de baiseur de poule que maman dormait. Comme j'insistais, il m'avait dit en résumé d'aller me faire foutre et il m'avait fermé la porte au nez. Mais je ne m'étais pas démonté. J'avais cogné du poing sur la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à nouveau et que maman apparaisse à moitié habillée. Elle m'avait attrapé par le bras et m'avait emmené un peu plus loin dans la rue. Il faisait un froid de canard déplumé et j'ai eu pitié de maman qui avait la bouche qui grelottait. Elle n'avait rien que sa chemise de nuit sous son manteau. Elle m'avait dit de l'attendre là cinq minutes et elle était rentrée dans la maison. Elle en était ressortie le temps que je fume une cigarette, mais mieux habillée pour l'hiver.

On avait marché un peu sans parler. Puis comme il faisait quand même vraiment trop froid, on avait poussé la porte d'un salon de thé où on avait commandé deux cafés et un croissant pour moi, vu que j'avais la dalle et que j'avais oublié de prendre mon petit-déjeuner. On s'était réchauffés en les buvant. Puis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



tarabusté, pendant la nuit, le peu de cervelle qui me restait. De ne pas savoir si l'âme de papa aurait le temps de riper ses semelles pour s'envoler jusqu'au ciel et rejoindre celle de papy. J'ai d'abord eu une idée qui n'était pas la bonne. J'en ai échafaudé ensuite une demi-douzaine qui ne l'étaient pas non plus. Puis je me suis endormi en même temps qu'une lueur sanguinolente blessait l'horizon et que les oiseaux entamaient leur conversation, en me contentant d'un plan assez simple et efficace, du moins c'est ce que j'ai eu envie de penser sur le coup, rien que pour me tranquilliser et arrêter de me prendre la tête.

Je me suis réveillé bien plus tard que je ne l'aurais voulu. Vers dix heures. J'étais sûr que j'avais raté la cérémonie. Je me suis levé d'un bond en renversant la lampe qui trônait sur la table de nuit et en manquant glisser et me casser la gueule à cause du tapis de lit. Je me suis habillé en quatrième vitesse. Je n'ai pas touché au petit-déjeuner que Jo m'avait gentiment préparé et je suis allé directement dans la grange. J'ai attrapé un tournevis et un marteau parce que je n'avais pas trouvé de burin. Je les ai fourrés dans une des sacoches de la mobylette avec la paire de jumelles de papy. J'ai décroché le casque intégral avec visière fumée qui pendait à une patère à côté d'un autre vieux casque en cuir. Je suis remonté sur mon cheval de feu, comme disait papy quand il voyait passer une moto. Et j'ai démarré. J'ai roulé à fond la caisse sans m'arrêter aux croisements, ni aux stops, ni à rien qui pouvait me ralentir. J'ai fait un peu plus gaffe seulement en atteignant le centre-ville au cas où j'aurais rencontré des flics sur mon chemin. J'ai continué tranquillement jusqu'à la sortie nord où se trouvait le cimetière municipal. Une fois arrivé à destination, j'ai roulé encore un peu et je me suis garé dans la rue adjacente. Je suis descendu de la mobylette sans enlever mon casque. J'ai simplement relevé la visière. J'ai sorti

les outils de la sacoche et je les ai planqués sous mon blouson. J'ai trottiné autour du mur du cimetière jusqu'à une petite porte de fer. À l'intérieur, c'était plus grand qu'on pouvait croire. Des tombes à perte de vue. Des centaines d'arbres pour les protéger sous leur ombre. Une grande cheminée qui dépassait leur cime. Je n'ai pas erré longtemps avant de remarquer un petit attroupement dans une des allées. J'ai continué mon chemin et je me suis caché derrière une stèle sculptée en forme d'ange. Je me suis accroupi et j'ai regardé entre ses jambes. J'ai reconnu le dos de mamy, celui de maman, celui de ce gros con de Franck, celui de tonton Jacques et ceux de Lola et Manu, mais pas ceux de deux autres personnes habillées en costume noir. Ils regardaient tous en direction du clapier à lapins et surtout vers une des niches qu'un type était en train de reboucher avec une plaque de marbre. Cinq minutes plus tard, ils se sont tous retournés et ils ont commencé à s'en aller. Ils sont passés juste à côté de moi sans me voir, si près que j'ai senti le parfum de maman et même celui de l'after-shave pourri du gros con. Mamy avait le visage tout rouge avec les rides encore humides des larmes qu'elle avait dû verser. Tonton Jacques avait le regard perdu dans les nuages et maman avait le sien rivé au sol. Lola et Manu avaient l'air aussi triste que quand on matait certains soirs chez eux un documentaire sur la faim en Afrique ou l'histoire des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

J'ai attendu qu'ils s'éloignent suffisamment et que le type ait terminé son boulot de rebouchage pour m'extirper de ma cachette. Le prénom et le nom de papa étaient gravés en or sur la plaque de marbre, avec sa date de naissance et celle de sa mort. J'ai compté la différence entre les deux. Quarante-cinq. J'ai comparé avec les dates des autres plaques. Papa était l'un des plus jeunes à être enfermé dans une de ces niches. Je me suis dit que s'il avait vécu aussi vieux que le type qui serait maintenant

son voisin pour l'éternité, j'aurais eu cinquante-six ans à sa mort. C'est-à-dire onze ans de plus que son temps de vie à lui. J'ai sorti mes outils de sous mon blouson et j'ai pointé l'extrémité du tournevis sur la ligne de joint encore frais qui entourait la plaque.

C'est à ce moment-là que quelqu'un a posé une main sur mon épaule. J'ai tout de suite pensé à papy. Mais ce n'était pas lui, c'était Manu. J'ai sursauté tellement que j'ai failli lui foutre un coup de boule, ou plutôt un coup de casque, en tout cas l'érafler avec le bord de ma visière. J'avais le cœur qui tapait du poing sur mes tempes à toute berzingue pour s'échapper de mon crâne. Manu a juste dit qu'il était sûr que c'était moi, qu'il était venu vérifier. Il m'a pris les outils des mains et il s'est mis à l'ouvrage à ma place. En moins de deux, il avait retiré la plaque. J'ai attrapé l'urne qui contenait les quatre-vingts kilos qu'avait été mon papa et qui ressemblait à un vase en plastique noir. On a rebouché la niche en coinçant la plaque avec des petits cailloux. Puis Manu m'a fait le signe de la victoire avec deux doigts en forme de V et il a rejoint Lola qui faisait le guet au bout de l'allée. Ils m'ont fait comprendre que la voie était libre.

J'ai baissé ma visière, serré l'urne contre mon ventre et j'ai détalé si fort que je suis sûr que j'ai surpris mon ombre et qu'elle a dû en chier pour me recoller aux basques. Je ne me suis pas arrêté de sprinter jusqu'à ce que j'arrive devant la mobylette. J'ai enfourné l'urne dans une des sacoches. La mob a démarré au quart de tour et j'ai repris le plus tranquillement possible la route en sens inverse. J'étais en train de remercier Lola et Manu a posteriori dans mon casque quand, en repassant devant l'entrée principale du cimetière, j'ai aperçu mamy, maman et ce gros con de Franck qui se parlaient en faisant des grands gestes sur le trottoir. Des gestes qu'on fait genre lorsqu'on est en train de s'engueuler. Ce qui m'a refilé le pressentiment que tout ne se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être celui très léger de viande grillée, sauf que je ne suis pas sûr qu'il n'était pas, comme on dit, le fruit de mon imagination.

Deux heures plus tard, le soleil a commencé à se suicider en se transformant en pastille à l'orange et se laissant lentement avaler par l'horizon de la colline. Le ciel a changé plusieurs fois de costume, passant du bleu, au rouge, au violet, au noir. Les étoiles se sont allumées une à une, puis centaines par centaines. J'ai attendu encore au moins une heure, puis je me suis secoué les puces et je suis retourné dans la rue où habitait Émilie. Elle était vide. Les lampadaires n'éclairaient plus que les rangées de voitures garées devant les maisons qui la bordaient. Il y avait encore de la lumière dans celle des parents d'Émilie. J'ai escaladé le muret qui entourait le jardin. Je me suis dirigé à pas de loup vers le pignon de la maison et me suis planqué derrière un arbuste.

De là, j'avais une vue imprenable sur la fenêtre de la chambre de mon amoureuse qui, par chance, était entrouverte. J'entendais le bruit de la télé, des bribes de paroles. J'ai essayé de deviner ce qu'elles racontaient mais je n'ai pas réussi. Puis j'ai eu envie de pisser et c'est ce que j'ai fait en visant les lucioles qui scintillaient dans l'herbe. J'avais lu sur internet que c'était pour attirer la femelle que le mâle émettait des signaux lumineux avec son abdomen, pendant la période de reproduction. J'ai guetté le moment où quelqu'un éteindrait la télé et où tout le monde irait se coucher. Ce qui ne tarda pas. La lumière s'est allumée dans la chambre d'Émilie et j'aperçus son dos et le bas de sa nuque à travers l'encadrement de la fenêtre. Mais je ne me suis pas manifesté. C'était trop tôt. D'ailleurs, j'ai bien fait parce que cinq minutes plus tard, sa maman est entrée, sans doute pour lui souhaiter une bonne nuit. Puis j'ai entendu le clic de l'interrupteur et le cadre de la fenêtre s'est transformé en tableau plus noir que la nuit.

Je me suis rendu compte que les grillons avaient stridulé quand je ne les ai plus entendus et que le vent a forcé. Un éclair a ouvert son œil quelque part à l'horizon et quelques secondes plus tard le tonnerre a grondé au lointain. Puis les nuages ont déboulé à toute berzingue et ont dévoré les étoiles. Je me suis extirpé de ma cachette et je me suis mis à miauler. C'était un des signes de reconnaissance qu'on avait établis Émilie et moi. Le même que celui que Tom Sawyer utilisait avec Huckleberry Finn. Un miaulement un peu mélancolique. Comme ça ne donnait rien, je me suis rapproché du pignon et j'ai recommencé ma sérénade. Ça n'a pas plus marché. Émilie devait dormir à poings fermés ou peut-être qu'elle avait mis des boules Quies dans ses oreilles parce que ça la rassurait d'entendre battre son cœur.

Un autre éclair a déchiré la toile sombre du ciel et cette fois j'ai vu sa trace se dessiner comme une coulée de lave ou comme un fleuve, ses affluents et son delta. Il n'allait sans doute pas tarder à pleuvoir. Le vent s'énervait dans les arbres, obligeait leurs feuilles à jouer des castagnettes. La température avait baissé d'un coup d'au moins sept à huit degrés. Je n'ai plus hésité. Je me suis faufile comme un chat par la fenêtre et sous le rideau qui dansait comme la robe d'une fille dans une transe vaudoue. À l'intérieur, mes yeux ont mis quelques secondes à s'habituer à l'obscurité. J'ai failli renverser un truc en rampant sur la commode qui se tenait juste sous la fenêtre. Le truc a vacillé, mais j'ai réussi à le choper avant qu'il ne se casse la gueule. Je me suis alors souvenu que c'était une statuette de clown qui change de teinte en fonction de la météo. En rose pour le beau temps et en bleu pour le mauvais. J'ai continué à ramper vers l'endroit où je me rappelais que se trouvait le lit. Puis, un autre éclair suivi d'un gros coup de tonnerre m'a confirmé que j'étais dans la bonne direction et même plus près

du but que je ne le pensais. J'ai eu juste le temps aussi de voir un de ses jolis bras blancs comme la craie dépasser et pendre de sous son drap. Arrivé à destination, j'ai arrêté de ramper, je me suis accroupi. Maintenant je pouvais deviner la forme du visage de ma Becky à moi et entendre sa respiration légèrement bouchée du nez.

Je me suis assis sur le rebord du lit et j'ai chatouillé sa tempe avec mon doigt. Elle a remué un peu les jambes et dégluti avec un bruit mouillé. Puis je me suis penché pour déposer un baiser timide sur ses lèvres. Sans résultat. Alors j'ai récidivé mais en y mettant la langue et en forçant le passage entre ses dents. Cette fois, elle a réagi. En serrant les mâchoires. Un peu plus et le bout de ma langue y passait. Mais ça l'a empêchée de crier sa surprise. J'ai réussi à bafouiller que c'était moi et j'ai pu récupérer entier mon appendice buccal. « C'est qui ? » Je lui ai retiré une de ses boules Quies. « C'est moi, Rémy ! » « Rémy, mon amour ? » « Oui, Rémy, ton amour pour toujours ! » « Tu es venu me sauver ? » « Oui, je suis venu te sauver ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pas pu m'empêcher de rectifier. « Une demi-sœur ! » « Oui, si tu veux, une demi-sœur. Alors tu comprends que tu ne peux pas revenir à la maison. Tu te souviens de ce qui se passait entre nous quand tu te mettais tout à coup en colère ? Je ne peux pas prendre le risque, tu comprends, pas avec le bébé qui va arriver. » J'ai baissé les yeux sur les ronds de café séché qui salissaient la table. Je me suis mis à siffler tout doucement la chanson de Johnny Cash. « Ne fais pas ça ! » « Quoi ? » « L'idiot, ne commence à faire l'idiot, sinon... » « OK. » « Rémy ? » « Quoi ? » « Je veux pouvoir te faire confiance. »

La jeune fille est revenue. Elle a posé ma tasse sur un des ronds de café et coincé le ticket de caisse dessous. Avant de s'en aller, elle a dit qu'effectivement entre maman et moi, il y avait un air de famille, qu'on ne pouvait pas se tromper. « Alors tu crois que je peux te faire confiance ? » J'ai répondu un oui tout faiblard. En même temps, je me suis imaginé la petite fille qui se prélassait au chaud dans son ventre, qu'il lui manquait deux membres, une jambe et un bras et que le cordon ombilical était enroulé autour de son cou. « Je veux que tu me jures que dans une semaine tu seras rentré et que tu retourneras sans faire de problème à l'institution, tu me le jures ? » « Oui, je te le jure. » Elle m'a scruté le fond de l'œil pour vérifier si je n'y coinçais pas un mensonge. Je me concentrais pour qu'elle ne devine pas l'envie bouillante que j'avais de lui ouvrir le bide, de retirer ma future demi-sœur de là et de prendre sa place. « Maman ? » « Oui, mon chéri ? » « Tu peux me faire confiance. » Elle a serré les lèvres comme quand on ne peut pas sourire autrement. « Rémy ? » « Oui maman ? » « Tu sais que je t'aime. » Je ne savais pas si je le savais, mais j'ai fait semblant. « Moi aussi. » Et ça, je savais que je le savais, même je ne savais pas si maman le savait. Papa disait que l'amour c'est une jolie pomme, la plus jolie pomme qui puisse se cueillir sur l'arbre de la vie, mais

qu'il fallait toujours vérifier qu'aucun vers ne se soit introduit à l'intérieur pour y pourrir le cœur. J'ai visualisé le cœur de maman et la tête de ce gros con de Franck transformé en asticot qui cognait sur son enveloppe comme un spermatozoïde celle de l'ovule. J'ai visualisé aussi le petit corps gluant du bébé tenter de lui damer le pion.

On s'est séparés sur le trottoir. De la même manière que la dernière fois. Maladroitement. On ne savait pas comment s'y prendre. Alors après quelques secondes d'hésitation, maman m'a planté furtivement un baiser sur le front comme si elle risquait de se brûler les lèvres. Puis elle m'a conseillé de faire attention à moi. Elle a ajouté que je pouvais dire à mamy qu'elle était d'accord et elle est partie de son côté. Je l'ai regardée s'éloigner, le visage penché vers le trottoir, comme si elle se demandait si ses pieds étaient bien les siens.

Pendant le trajet du retour, j'ai essayé de ne penser à rien. J'ai focalisé mon attention sur la route qui défilait sous les pneus de la mobylette, sur le vent qui s'engouffrait dans mon casque, sur la chaleur du soleil resplendissant qui rinçait le paysage. Je ne voulais pas gâcher le plaisir de la super bonne nouvelle que j'allais confirmer à mon amoureuse. Je me suis répété une centaine de fois que j'étais heureux, content, heureux, content et au bout d'un moment ça a marché. Je m'en suis persuadé. Parce qu'au bout du compte, pour la première fois depuis bien longtemps, je n'étais plus un loser. J'avais gagné. J'avais gagné une semaine, sept jours, cent soixante-huit heures, dix mille quatre-vingts minutes, six cent quatre mille huit cents secondes de droit au bonheur. Presque une éternité. Oui, moi, Rémy, dix-sept presque dix-huit ans, presque orphelin et handicapé permanent du ciboulot, j'avais gagné.

# 2<sup>e</sup> partie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regard, je me le suis planté dans la paume.

Au matin, je me suis réveillé grelottant, la tête enfouie sous l'aisselle de mamy. J'ai tout de suite pensé à papa qui dormait tout seul dans le lit de la mezzanine, mais je n'ai pas eu le courage d'aller le chercher. Je suis resté ainsi sans bouger jusqu'à ce que mamy ouvre un œil, me sourie et me caresse les cheveux. « Bien dormi, mon chéri ? » « Ouaip, mamy, impeccable ! » Je me suis excusé de m'être incrusté sans son autorisation. De toute façon, je ne me souvenais pas comment j'étais arrivé là. J'ai argumenté que c'était sans doute la conséquence de mon somnambulisme. Mamy n'a pas moufté. Elle s'est contentée de faire comme si elle était convaincue, ce qui m'arrangeait bien. C'est là que j'ai remarqué qu'un des bras d'Émilie lui faisait une écharpe autour du cou. J'ai trouvé ça trop mignon. Je le lui ai dit. Aussi qu'on était bien. Que je commençais à m'habituer à l'être. Du coup, je me suis permis de repiquer un petit roupillon.

Deux heures plus tard, on était à nouveau sur la route. Le soleil tartina le paysage avec ses rayons beurrés. Vers midi, on a cherché un endroit pour manger un morceau. On s'est arrêtés sur une aire de repos où s'était installé provisoirement un camion-friterie. Le patron avait éparpillé trois quatre tables en plastique sous l'ombre étique de deux petits arbres rabougris. L'une d'entre elles était occupée par une autre famille, constituée d'un papa, d'une maman et de leurs deux enfants d'une dizaine d'années. On a commandé des hot-dogs, des barquettes de frites et des canettes de soda. En attendant que le type nous serve, Émilie et moi, on s'est dégourdi les jambes en suivant un parcours « forme » aménagé sur un carré d'herbe roussie, genre barres pour se suspendre et engins de musculation rouillés jusqu'à l'os.

On était en train de grimper sur un tourniquet quand le petit

garçon de la famille est venu nous rejoindre. Sans rien demander, il s'est assis à côté de nous. Il s'est tourné vers Émilie et l'a inspectée de haut en bas comme si elle était un ovni, un objet vivant non identifié. J'ai essayé de détourner son attention en pédalant pour faire tourner le tourniquet. Mais, il ne la lâchait pas d'un cil. Si bien que je lui ai dit comment je m'appelais, tout en lui tendant une perche pour qu'il me balance le sien, de blaze (mot familier dérivé de blason, à ne pas confondre avec une blaze qui est un déchet ou résidu du dévidage de la soie). « Hugo. Et elle, c'est quoi son nom ? » J'ai failli le lui dire puis je me suis ravisé parce que je n'étais pas si con que je pouvais le croire et que je savais que le pays tout entier était à la recherche d'une jeune triso qui se prénomrait Émilie, certes version 1.0, mais j'ai préféré ne pas prendre de risque. « Becky ! Elle s'appelle Becky. Hein Becky tu t'appelles Becky ? » Émilie m'a dévisagé avec un point d'interrogation sur toute la figure. Je lui ai fait un énorme clin d'œil et du coup, elle s'est mise à pouffer en hochant la tête. On a mangé nos frites et nos hot-dogs en quatrième vitesse parce que j'avais raconté ce qui s'était passé à mamy et que nos voisins n'arrêtaient pas de nous mater en chuchotant et parce que mamy et moi on s'est pris un coup de flip parano. On s'est trouvés un peu ridicules quand Hugo est venu nous offrir des malabars, un à la menthe pour moi et un rose à la je-n'ai-jamais-su-ce-que-c'était-comme-parfum pour mamy et Émilie.

Le reste du trajet s'est déroulé sans incident. On a chanté des chansons, genre colonie de vacances, et on s'est lancés dans un concours de la plus grosse bulle en se foutant du chewing-gum partout sur le visage et c'est mamy qui a gagné le premier prix. Le seul hic étant qu'on a perdu un peu de temps en se gourant de chemin une paire de fois à cause du manque de signalisation. Si bien qu'on est arrivés à destination vers six

heures du soir. On a traversé les faubourgs de la petite station balnéaire, puis on s'est faufile à travers de jolies petites ruelles moyenâgeuses flanquées de maisons à colombages toutes biscornues, puis on a débouché directement sur le bord de mer. On a continué en longeant la plage, qui était bondée de gens qui se doraiement la pilule, jusqu'à un petit port de plaisance.

Comme on désespérait de dénicher une place de parking libre, mamy en a eu marre et elle s'est garée sur une de celles réservées aux handicapés. Je lui ai fait la remarque que c'était interdit et qu'on risquait de se prendre une prune et que et que et que, parce que surtout dans le fond je ne supportais pas qu'on puisse être considérés comme tels, c'est-à-dire comme des handicapés, bordel de nom d'un chien de merde. Je m'étais mis en colère sans le vouloir. Ce qui a surpris tout le monde, moi y compris. Mamy m'a dit qu'il n'y avait pas de quoi s'énerver, qu'on ne resterait que quelques minutes. Je me suis excusé et je me suis calmé aussi vite que je m'étais énervé.

On est allés demander des renseignements à l'office du tourisme, une cabane en bois sur le parvis de l'hôtel de ville. La dame derrière le guichet était super sympa, sauf qu'elle nous a dit qu'il était trop tard pour qu'on puisse se rendre là où on voulait aller, l'endroit où papa et maman avaient été les plus heureux de toute leur vie, surtout papa, parce qu'il se trouvait sur la petite île qu'on voyait juste en face et que la dernière navette qui faisait la traversée partait à 17 h 45 et qu'il était 18 h 22 et que la prochaine appareillait à 8 h 30 le lendemain matin. Elle nous a aussi signalé que tous les hôtels du bled étaient complets sauf le plus huppé d'entre eux, mais que ses tarifs étaient vraiment prohibitifs. Mamy a affirmé que ce n'était pas un problème et l'a priée de nous y réserver une chambre. La dame s'est aussitôt exécutée en lâchant un « vous ne serez pas déçus. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



style sport genre Oxbow. On ne pouvait pas faire plus touristes à l'aise dans leurs tongs qui n'ont rien à se reprocher. Cela dit, heureusement que la traversée n'a pas duré plus d'une demi-heure, parce qu'en arrivant à destination, j'étais en train de me demander si je n'avais pas envie de vomir, l'estomac un peu retourné, les croissants du matin refaisant curieusement surface, prêts à jouer au punching-ball avec ma lurette. Du coup, concentré sur cette interrogation, j'ai à peine entendu le capitaine nous annoncer que nous entrions dans une zone protégée, que toute l'île l'était et qu'on n'avait pas le droit d'y chasser, d'y pêcher, d'y camper sauvagement, d'y faire du feu. Il nous souhaita malgré tout un agréable séjour. On a débarqué sur un ponton de bois qui s'étirait au-dessus d'une petite crique déserte. Une moitié des excursionnistes a emprunté un chemin de randonnée balisé et a rapidement disparu derrière un promontoire sablonneux. On a suivi l'autre moitié jusqu'à un arrêt de bus. J'ai observé le ballet guerrier de trois mouettes qui se disputaient le cadavre d'un poisson pas très frais. J'ai admiré le panorama au loin. La côte du continent qu'on devinait vibrante sous la brume de chaleur. J'avais la sensation d'avoir quitté un monde, ni beau, ni laid, à peine hostile, que ma mémoire effaçait à grands coups d'éponge humide pour qu'au bout du compte il me devienne étranger. Pendant ce temps-là, Émilie-Becky fouillait de son index une de ses narines. Elle en retira une jolie boulette de mucus dont elle testa l'élasticité. Puis elle la montra à mamy qui salua d'un hochement de tête connaisseur en lui tendant un kleenex. J'ai eu une bouffée d'amour presque asphyxiante pour ces deux femmes qui s'entendaient si bien. Pour mon amoureuse qui était un ange et pour mamy qui ne doutait pas qu'elle en soit un.

Dix minutes plus tard, un minibus nous déposait devant le portail du camping « Beau séjour ». D'après ce que nous avait

dit la dame de l'Office de tourisme, c'était le seul établissement qui avait obtenu un permis de s'établir sur l'île. Sur la carte qu'elle nous avait donnée, on en distinguait les contours à l'est. Sur le reste, à part le rectangle hachuré en rouge d'un hangar qui servait de base aux pompiers et de poste de secours, on ne remarquait rien d'autre que les dénivelés du relief et les traits sinueux qui représentaient les sentiers de randonnées, dont l'un d'eux menait, à l'extrême nord-ouest, à l'endroit où mon futur papa et ma maman future avaient scellé mon sort de futur être humain en s'aimant. « La crique des naufragés », là où j'avais l'intention de semer les cendres de mon maintenant plus du tout futur mais défunt papa.

Depuis que j'avais posé le pied sur l'île, j'avais l'impression de suivre leur trace, de mettre mon pas dans les leur. Je les ai imaginés dans le minibus, serrés l'un contre l'autre, les yeux brillants, s'émerveillant devant la beauté du décor, ne doutant pas un instant qu'ils s'aimeraient jusqu'à la fin des temps. Beaux, radieux, immortels, comme ils l'étaient sur la photo. Je les ai imaginés ensuite pénétrant dans le camping, leurs valises légères à la main, un peu timides, un peu saouls du bonheur dont ils commençaient à mesurer la valeur. Je les ai imaginés discutant avec le même directeur, mais rajeuni, qui les félicitait d'avoir une chance de cocus, que le camping était complet mais qu'un des trente cinq bungalows venait de se libérer, que les locataires avaient pris leur cliques et leur clacques plus rapidement que prévu parce que le frère d'un des membres de la famille s'était fait sauter la cervelle et que donc on pouvait y rester deux jours avant que les prochains arrivent. Comme quoi, effectivement, le malheur des uns peut faire le bonheur des autres. Je les ai imaginés s'installant dans leur petite cabane de bois, celle qui se trouvait « les pieds dans l'eau » un peu isolée tout au bout du camping. Le petit nid douillet idéal pour un

jeune couple qui vient de se marier et qui cherchait l'endroit rêvé pour consommer leur nuit de noces tranquilles peinards devant l'éternité de l'océan.

J'ai déposé l'urne de papa sur la terrasse qui entourait le bungalow pour qu'il puisse se souvenir et profiter de la vue. J'ai humé l'air marin alourdi des effluves d'algues macérant au soleil. J'ai allumé deux cigarettes, une pour lui et une pour moi. Je les ai fumées en regardant la mer qui se mélangeait au ciel. Et j'ai repensé à un truc aberrant que j'avais entendu une fois à la radio. À savoir que l'eau qui se trouve sur la terre, depuis qu'elle est terre, est toujours la même. C'est-à-dire qu'elle circule en circuit fermé, comme dans les petites fontaines électriques chinoises ou japonaises super moches qu'on peut poser sur une étagère si on a un goût de chiottes. Ce qui signifie qu'on boit la même eau que celle que buvaient les premiers des premiers hommes, les Australopithèques, les Cromagnons et compagnie. Ce qui m'a aussi porté à conclure qu'on devait ingurgiter l'urine des milliards d'individus qui avaient vidé leur vessie depuis les débuts de l'humanité. Filtrée, reconditionnée, d'accord, mais ça restait malgré tout une idée pas très ragoûtante.

Une fois mes deux clopes terminées, j'ai aidé mamy et Émilie-Becky à rangé les affaires dans le bungalow. Puis j'ai demandé à mon amoureuse si elle voulait bien me filer un coup de pouce pour planter la tente sur le petit carré d'herbe cramé qui servait de jardin et délimitait chaque emplacement. Parce qu'il était hors de question que je rate l'occasion de camper, vu que c'était la première et peut-être la dernière que je pourrais me le permettre. La tente de Jo était une tente à l'ancienne, genre toile épaisse comme du carton et tubulures en ferraille aussi lourdes que si on les avait remplies de mercure. Étant donné que je n'étais pas d'un naturel manuel, ni d'une patience à toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

condition que tu ne salopes pas le boulot ou que tu ne le bâcles pas en deux trois coups de cuillère à pot. Je suis désolé. » « Pourquoi tu es désolé ? » « Pour l'image de la cuillère et du pot. Mais de toute manière, les premières fois sont presque toujours une catastrophe. » « Je te remercie, c'est rassurant. » « Ne t'inquiète pas, bien forniquer, comme tu dis, ça ne s'apprend pas dans les bouquins, mais sur le terrain. Pour progresser, il faut savoir tâtonner. » « Mais si c'est une telle catastrophe qu'Émilie ne veuille plus recommencer, qu'elle... » « Qu'elle quoi ? » « Qu'elle ne m'aime plus ! » « C'est qu'elle ne t'aimait pas vraiment. Je vais te donner un seul conseil, mais celui-là est le plus précieux et le plus efficace de tous. Ne ferme jamais les yeux quand tu es en elle, garde-les grands ouverts et plonge-les dans les siens. Essaie simplement de ressentir ce qu'elle ressent et ce qui lui fait le plus d'effet. Si tu les fermes autant te branler avec une entrecôte. Car chaque femme est unique et ta façon de forniquer avec chacune d'entre elles devra l'être également. » J'ai encore trop tiré une taffe sur le mégot de ma cigarette. Je me suis encore brûlé les lèvres. Pour les soigner, je m'en suis rallumé une autre. « T'en veux une ? » « Non merci, je ne fume plus. » « Tu veux une bière ? » « Non, merci, je ne bois plus. » « C'est maman qui va être contente ! » « Mieux vaut trop tard que jamais. » « Papa, tu crois que je suis fou ? » « C'est le monde qui est fou, fiston. »

On a laissé un silence sanctifier ses paroles. Ensuite, on a parlé de Claudia, de regrets, puis de mamy, de papy, de Jo. Il était d'accord avec moi. Mamy méritait que quelqu'un prenne soin d'elle et Jo était le type idéal pour ça. Il était certain, comme moi, que papy ne lui refuserait pas cette dernière opportunité et il allait d'ailleurs, dès qu'il le verrait, lui en toucher deux mots. Pour conclure, il m'a remercié de l'avoir emmené jusqu'ici et il m'a avoué qu'il était impatient d'être au

matin pour revoir la crique où maman et lui s'étaient jurés de s'aimer pour toujours. « Je vais te confier un secret. » « Lequel papa ? » « C'est là-bas que tu as été conçu. » « Comment tu peux le savoir ? » « Parce qu'une fois après avoir fait l'amour avec ta mère, j'ai pêché le plus gros poisson que j'ai jamais pêché. » « Je ne vois pas le rapport. » « Ce n'était pas un poisson comme les autres, sur ses écailles il y avait, gravé Rémy, ton prénom. » « Tu dis n'importe quoi, papa. » « Qu'est-ce que tu en sais ! En tout cas, c'était le plus beau jour de ma vie. » « Alors, demain, ce sera le plus beau jour de ta mort. Papa ? » « Oui, mon fils ? » « Pourquoi tu m'as abandonné ? » « Je ne t'ai pas abandonné, je suis et je serai toujours là, au plus près de toi, comme Jiminy Cricket sur l'épaule de Pinocchio. » « Tu n'aurais pas pu m'emmener dans ton sac-à-dos ? » « C'est un voyage qu'on doit faire seul, mon garçon. Et puis tu as mieux à faire. Je compte sur toi pour t'occuper de ta mère, elle en aura besoin avec ce gros con de Franck pour mari. » « Tu veux dormir avec nous sous la tente. » « Je suis bien là sous le pin à la fraîche. » « Comme tu préfères. » « Eh fiston ? » « Quoi ? » « Bonne bourre ! » « Tu es trop con, padre ! » « Qu'est-ce que tu veux, on ne se refait pas. » « Je t'aime tant, mon papa ! » « Je t'aime tant, mon fils ! » « Alors, à demain ! » « À demain ! »

Émilie-Becky avait pris ses aises, étalée sur le dos en travers de notre matelas improvisé. Je me suis faufilé dans un petit espace libre entre elle et la toile de tente. J'ai joué au fakir contorsionniste pour enlever mon tee-shirt, mon short et, après une courte hésitation, mon slip. J'ai allumé ma lampe de poche. Ma bien-aimée dormait comme une bûche, si tant est qu'une bûche puisse avoir sommeil, ce qui serait de la même extravagance que si elle était une enclume. Elle s'est tournée sur le côté en faisant du bruit avec sa bouche comme si elle tétait le vide de la nuit. J'ai dirigé le faisceau de la lampe sur les jolies

formes de son corps et je les ai caressées avec en imaginant que c'était mes mains. J'étais aussi ému qu'Howard Carter découvrant, le 4 novembre 1922, l'entrée du tombeau de Toutankhamon dans la Vallée des Rois. Mais je n'étais pas le seul à l'être. Mon zob avait tendu son cou pour participer aux festivités et butinait du casque le mollet dénudé de ma belle. Pour le calmer et lui remettre les idées en place, je lui ai envoyé une droite et je l'ai menacé de l'enfermer illico à nouveau dans les tréfonds de mon slip. Comme il continuait à faire la forte tête, j'ai mis ma menace à exécution. Si j'avais la bite, je n'avais pas le cœur à profiter du sommeil de mon amoureuse. Si on devait pratiquer la « chose », je voulais que ce soit en pleine conscience et être certain qu'on le désirait autant l'un que l'autre. J'ai dégluti pour avaler la salive qui me noyait la langue et j'ai soupiré la frustration qui m'étreignait les poumons.

J'ai effleuré d'un baiser les cheveux teints d'Émilie-Becky, j'ai patienté en attendant que mon zob retrouve sa taille de mollusque inoffensif puis, satisfait et histoire de penser à autre chose, j'ai pris mon Tom Sawyer et je l'ai ouvert à la page où j'avais arrêté ma lecture la dernière fois. C'est-à-dire au moment où Tom et Becky et tous les invités au pique-nique que cette dernière avait organisé décident de visiter une grotte dont une partie était réputée difficile et dangereuse d'accès. Ils y restent plusieurs heures à jouer à cache-cache et à en explorer les galeries puis, émerveillés et couverts de boue, ils regagnent l'extérieur en entendant la cloche du bac qui les appelle pour les ramener au village. On se rend compte seulement le lendemain que nos deux héros n'avaient pas été du voyage de retour, qu'ils ont disparu. Évidemment, c'est la consternation, l'abattement, le branle-bas de combat et tout le monde se met à leur recherche. Sans résultat. Pendant ce temps-là, Tom et Becky errent d'une galerie à l'autre sans réussir à trouver la sortie. Si bien que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



comme si elle aspirait le mal ou tout au moins l'engourdisait. Je crois que l'amour peut guérir de tout. Même d'une crise carabinée d'aérophagie, et ce en un instant. Je me suis mis tout à coup à douter de la réalité de la douleur qui me tirillait encore atrocement les entrailles quelques secondes auparavant. Comme si l'écho gargouillant qui m'en restait n'était que le fruit véreux de mon imagination. Tel Lazare de Béthanie, nom qui signifie « Dieu vient en aide », un pote de Jésus que ce dernier a ressuscité, je me suis levé, j'ai esquissé un pas de danse, genre Moonwalk mais maladroit, j'ai pris Émilie par sa main bénite et on est allés retrouver mamy sur la terrasse.

On a continué à picoler gentiment pour tacler l'idée de tristesse qui menaçait de nous envahir rien qu'à la pensée du lendemain et pouvoir décider sans trop s'émouvoir qu'on rentrerait chez Jo d'une traite pour arriver avant la tombée de la nuit. J'ai proposé à mamy de la relayer au volant, ce qu'elle a refusé, étant donné que je n'avais pas le permis, même si papa m'avait appris à conduire et que, selon lui, j'étais naturellement doué. Je n'ai pas insisté. Je voulais qu'on prenne le chemin le plus direct possible, mais mamy a rétorqué qu'il valait mieux continuer à être prudents et qu'on se taperait le même itinéraire qu'à l'aller. Je n'ai pas insisté non plus. On a décidé pour finir qu'on se réveillerait vers six heures, et le temps de tout ranger, qu'on prendrait la première navette du matin. Par contre, on n'a pas mis au point la manière dont on allait procéder une fois arrivés. Ni moi, ni mamy, ni Émilie n'avions envie d'insister sur le sujet.

Une fois cette discussion technique terminée, on s'en est fumé une, histoire de faire passer la pilule. Émilie aussi. Comme c'était la première fois que je la voyais fumer, je croyais que c'était la première fois qu'elle fumait. Croyance dont j'ai douté rapidement, vu qu'elle se débrouillait comme une pro, coinçant

la cigarette entre son annulaire et son majeur. On s'est lancés tous les trois dans un concours de ronds de fumée pas très concluants. Ensuite, comme on ne voulait pas s'apitoyer sur notre sort du lendemain et surtout sur celui qui suivrait, et pour ne pas laisser le temps à notre angoisse de nous saloper l'ambiance, on s'est dit bonsoir et on s'est séparés en se souhaitant du bout des lèvres une bonne dernière nuit avant l'apocalypse.

Une fois sous la tente, Émilie et moi, on était suffisamment bourrés pour que notre pudeur nous autorise à ne pas faire semblant de zapper qu'on allait s'aimer comme des amants qui s'aiment même si c'est la première fois. On s'est assis en tailleur l'un en face de l'autre. Émilie m'a aidé à enlever mon tee-shirt. J'ai aidé Émilie à déboutonner sa robe. Émilie a dégrafé la braguette de mon short. J'ai dégrafé le soutien-gorge d'Émilie. Émilie a titillé un de mes tétons avec son index. J'ai titillé un des siens avec le mien. J'étais hypnotisé par la pâle beauté de ses seins. L'un légèrement plus gros que l'autre. Leur minuscule lunule d'un rose tendre. J'aurais pu passer le reste de ma vie, sans boire et sans manger, à les dévorer des yeux. Puis je me suis allongé. Émilie a retiré mon slip. Puis Émilie s'est allongée et je lui ai retiré le sien. J'ai caressé chaque millimètre carré du corps magnifique d'Émilie. Émilie a caressé chaque millimètre carré du mien. J'ai doucement écarté les cuisses d'Émilie et déposé un baiser sur sa bouche qui n'avait pas de langue. Émilie a habillé mon zob tout ému d'un préservatif. J'ai toqué à la porte humide de son secret et je n'ai plus pensé ni à papa, ni à maman, ni à mamy, ni à papy, ni à ce gros con de Franck, ni aux flics, ni aux types de l'institution, ni à personne, ni au lendemain désenchanté, ni à rien, juste que j'étais vivant comme je ne l'avais jamais été. Que je ne m'étais pas trompé. Que l'amour que je portais à Émilie n'avait rien à foutre du temps. Qu'il était

unique. Que l'univers pouvait continuer son expansion, il ne serait jamais aussi grand que lui, qu'il ne lui arriverait jamais à la cheville. Je n'ai plus pensé à Rémy, le garçon incontinent, zombi somnambule à la cervelle carbonisée, ni à Émilie, la triso. Parce qu'on n'était plus ni l'un ni l'autre. Juste les deux en un, comme les shampoings. Rémy-Émilie. Rémily.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

adossé contre le montant du lit. « Ça va, fiston ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. » Je lui avais avoué ce qui me préoccupait tout en minimisant combien j'en étais bouleversé. En réalité, je ne comprenais pas qu'un jeune homme normal puisse avoir envie de mettre fin à ses jours. Un garçon comme moi, à la limite, même si je n'y avais jamais songé sérieusement, seulement sur le coup de la colère et pour faire chier maman, ce gros con de Franck, ou l'infirmier de l'institution qui ne pouvait pas me voir en peinture ni en quoi que ce soit. Quand je l'avais interrogé sur ce phénomène aberrant et contre nature, papa m'avait répondu énigmatiquement. « Parfois, la vie est trop belle pour continuer à se la gâcher. » Une phrase qui, à l'époque, avait cliqueté dans mon esprit comme une pièce d'un centime jetée dans une tirelire sans fond. Aujourd'hui, sa signification m'apparaissait beaucoup plus clairement. J'avais goûté au bonheur et je me doutais que je ne serais plus jamais aussi heureux que pendant les quelques jours que je venais de vivre en compagnie de mon amoureuse. Ce constat était inacceptable.

C'était comme si on disait à un type qui a crevé la dalle toute sa vie et à qui on a offert une semaine de pension complète dans un hôtel cinq étoiles que maintenant la fête était terminée et qu'il allait devoir retourner à la racine de ses pissenlits. J'avais peut-être donc, plus ou moins inconsciemment, refusé qu'on me reprenne ce qu'on m'avait donné. C'était un droit. Le droit du choix de ne pas accepter. Mais est-ce que j'avais pour autant le droit d'inclure Émilie et mamy dans ce choix sans leur demander leur avis. Le pire de tout étant que je n'avais même pas fait ce choix délibérément. Mamy et papy n'avaient pas eu le courage de se suicider parce qu'ils ne supportaient pas l'idée, en vieillissant, que l'un meure avant l'autre. Moi, je n'avais pas eu le courage de demander à mon amoureuse si elle désirait autant que moi qu'on meure ensemble plutôt que de permettre à la

saloperie de connerie des hommes de nous obliger, pour des raisons qui ne tiendraient pas debout même avec des béquilles, à vivre séparés ?

J'étais un minable, une couille molle égoïste qui ne méritait pas d'être aimée par la jolie jeune femme innocente que je regardais rayonner de plaisir parce que Kathy lui avait déposé Pam sur les genoux. La petite fille s'accrochait maintenant des deux mains aux cheveux d'Émilie tout en exerçant une série de flexion-extension des jambes. Émilie n'avait aucune envie de mourir. Elle avait envie d'avoir des enfants et j'étais certain qu'elle serait une mère formidable, attentionnée, aimante, dévouée pour eux. Et moi, je n'étais plus sûr du tout d'être le père qu'il leur faudrait. J'avais le moral dans les chaussettes mélangé aux cendres de la toute nouvelle confiance que j'avais cru pouvoir avoir en moi. À défaut de me pardonner, j'ai quand même juré sur ma tête, celle d'Émilie, celle de maman, celle de l'âme de papa et de tous les suicidés de la terre que dorénavant je ne mettrais plus jamais nos vies en danger.

Environ cinq kilomètres plus tard, on entrait dans la rue principale d'une petite ville, style cité-dortoir divisée en blocs, un peu comme certains bleds des États-Unis. Rien que des petits pavillons jumelés, d'un étage presque tous identiques. On a tourné dans une des rues perpendiculaires. Une maison sur trois semblait abandonnée. Daniel s'est garé devant le portail du numéro 8 bis. La bâtisse était aussi moche que les autres mais mieux entretenue. Un immense rosier grimpant recouvrait la moitié de la façade. Une petite femme d'une quarantaine d'années nous a ouvert la porte. Une version fatiguée de Kathy. Leur ressemblance était troublante. On aurait dit des sœurs jumelles, nées à vingt ans d'intervalle. Mais autant Kathy était lumineuse, autant il se dégageait de son sosie un air genre j'en ai chié et je ne m'attends pas à ce que le facteur ne m'apporte que des bonnes nouvelles. Elle a consenti à se déridier et à nous laisser entrer seulement après que Daniel lui eut fait le topo de la galère dans laquelle on s'était fourrés.

Elle s'est excusée du désordre qui régnait dans le salon, même si à part un paquet de linges pliés au cordeau, posés sur un fauteuil avachi, tout était nickel de chez chrome. Les meubles de récup n'étaient pas d'hier. La déco était rudimentaire mais le soin qu'on y avait apporté rendait l'atmosphère du lieu chaleureuse. Elle nous a fait signe de nous asseoir et nous a demandé si on voulait boire quelque chose, puis elle s'est éclipsée dans ce qui devait être la cuisine.

Mamy et moi on était un peu gênés de s'inviter dans l'intimité de gens qui ne nous connaissaient pas. Par contre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



4. Que pendant une période, elle avait eu un penchant pour la scarification. C'est-à-dire qu'elle s'entaillait les avant-bras et le haut des cuisses avec un cutter.

5. Qu'elle avait fait un court séjour en HP.

6. Qu'elle avait multiplié les aventures amoureuses avec des types les plus zarbis qu'on puisse imaginer et que ces histoires se terminaient toujours par une séparation spectaculaire, genre le type qui se tue à moto, ou qui, vexé de se faire virer, veut se venger en menaçant de la violer.

7. Que les choses s'étaient calmées quand maman avait rencontré papa. Un garçon d'une exceptionnelle vitalité, prêt à dévorer le monde, toujours gai, optimiste, plein de projets, gentil. Un gendre idéal, même si mamy s'était rapidement rendu compte que cette gaieté dissimulait un truc pas net, genre douloureux tapi derrière. Notamment quand on le questionnait sur son passé, son enfance, ses parents disparus quelques années plus tôt quand il était encore adolescent. « C'était un oiseau blessé qui luttait pour continuer à voler. »

8. Que leur relation a commencé à partir en vrille quand maman s'en est rendu compte.

9. Que je n'étais pour rien dans cette déconfiture.

10. Qu'au contraire, ma naissance leur avait offert une seconde chance qu'ils avaient saisie comme on s'accroche au bâton que le maître nageur nous tend alors qu'on est en train de couler. Mais que cette embellie n'avait eu qu'un temps.

11. Qu'un enfant ne comble jamais le fossé qui sépare deux êtres malgré leur désir de le combler.

12. Que la faute en revenait à mamy et à papy et à eux seuls. Parce qu'ils s'aimaient tellement, genre fusionnel à fond, qu'ils avaient donné un mauvais exemple de ce que devait être une relation de couple à leurs enfants. Une version idéalisée de l'amour que maman et tonton Jacques ont cherché à reproduire

sans succès toute leur vie. Un truc aussi alambiqué que ça.

« Ce n'est qu'après la mort de ton grand-père, que j'ai pu enfin comprendre la cause de tant de malentendus et de souffrance. Pendant de longs mois, j'ai plongé dans la nébuleuse de la dépression et j'ai perdu le contact avec tous ceux qui m'entouraient. Je n'ai laissé personne partager ma douleur. Je la croyais trop violente, trop exclusive pour que quiconque puisse m'aider à en mesurer l'étendue. Et puis, dans le fond, je ne voulais pas la combattre. Elle était le seul lien qui m'unissait encore à ton grand-père. Grâce à elle, je le maintenais sinon en vie du moins présent. Il fallait que je souffre aussi fort que je l'avais aimé. Puis, un jour, ta mère est venue me voir. Je me morfondais dans mon lit. Elle s'est assise à mon chevet. Je voyais bien qu'elle était en colère. J'étais incapable de lui parler. Après un long temps, elle a secoué la tête avec mépris et elle m'a giflée. "Maman, tu te rends compte que même mort, tu continues à aimer papa plus que nous. Je te déteste. Va te faire foutre et lui avec. Allez tous les deux vous faire foutre." »

Mamy a conclu sa confession en ajoutant que c'était grâce à moi et à Émilie qu'elle se sentait dorénavant enfin capable d'affronter la colère de sa fille, celle résignée de son fils, d'en assumer pleinement la responsabilité et de trouver les mots pour se faire pardonner. « Et toi, mon Rémy, tu pourras me pardonner ? » J'ai entouré le corps frêle de mamy avec mes bras. J'ai attendu sans bouger que les sanglots cessent petit à petit de le secouer, qu'elle s'abandonne au sommeil. Et je lui ai soufflé dans l'oreille que je ne pouvais pas lui pardonner d'être la meilleure des mamys qu'on puisse rêver d'avoir et que j'étais fier, honoré et super chanceux d'être son petit-fils.

Je suis redescendu au rez-de-chaussée à pas de loup, un peu troublé, ému, tourneboulé, heureux et étonné de l'être par ce que je venais d'entendre. Mamy m'avait fait un cadeau dont je ne

pouvais pas encore mesurer la valeur, mais que je savais aussi précieux qu'une roue de secours pour un automobiliste qui vient de crever en plein désert. La certitude que quoi qu'il arrive désormais, j'allais m'en sortir. Qu'on m'avait libéré, comme j'avais libéré Napoléon-Solo. Que comme lui, j'avais maintenant l'embaras du choix, même si m'en sortir dépendait de celui pour lequel finalement j'opterais.

En passant dans le couloir pour regagner le salon, j'ai entendu deux portières claquer. J'ai pensé que ça devait être Dan ou Kathy qui rentrait. Je suis quand même allé vérifier discrètement par la fenêtre de la cuisine. On ne savait jamais. Une vieille Mercedes grise toute pourrie, rapiécée comme un vieux jean, était garée devant le portail. Un jeune type brun et un autre plus petit, plus âgé, maigre avec un bide de buveur de bière regardaient dans ma direction. Je me suis caché vite fait sur le côté. Je me suis baissé sous le niveau de la fenêtre, et j'ai rampé jusque dans le salon. Émilie et Pam s'étaient assoupies dans le canapé, le visage décoré d'arabesques dessinées au feutre. J'ai secoué mon amoureuse, lui ai collé mon index sur la bouche. Je l'ai prévenue qu'il fallait qu'on fasse comme si on n'était pas là. J'ai longé les murs pour atteindre la porte d'entrée et tirer le verrou. Je suis allé fermer à clef celle qui donnait dans la cour de derrière. Émilie a pris Pam endormie dans ses bras et on s'est tapis dans un coin.

Deux minutes après, quelqu'un tambourinait à la porte d'entrée. Émilie ne paniquait pas, au contraire elle gloussait, comme si on était en train de jouer à cache-cache. Je n'ai rien dit pour la détromper. Ces types n'avaient pas l'air de flics, même déguisés en civils. Ils ressemblaient plutôt à des gitans, genre ferrailleurs ou qui veulent vous refourguer du matériel volé à moitié prix, dont la parole est obligatoirement suspecte et dont le but principal est de vous arnaquer, selon l'image dégueulasse

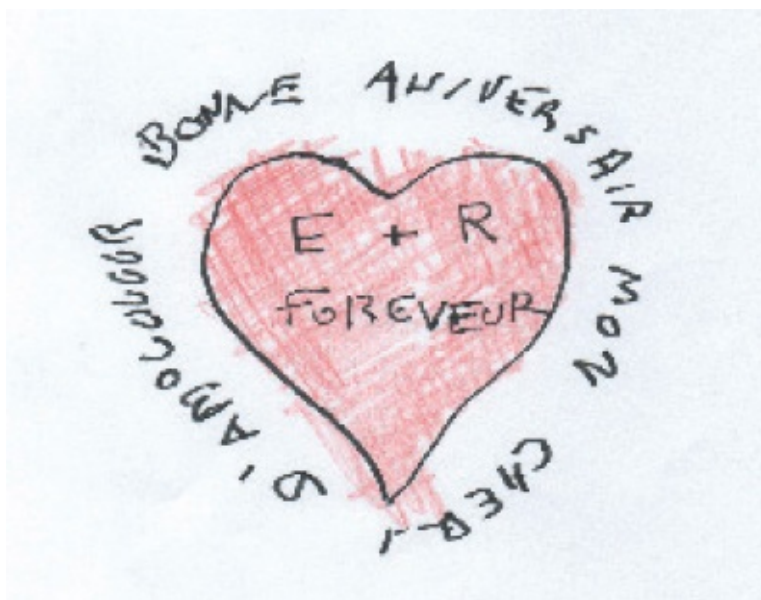
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

si je le désirais. Que désormais, les choses allaient pouvoir s'arranger. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre quoi que ce soit parce qu'on était arrivés au camping-car et que Jo m'a interpellé en me montrant un gros carton posé à ses pieds qu'il avait soi-disant oublié de me donner au moment de la remise des cadeaux.

La boîte était entourée d'un joli nœud en satin bleu. Elle remuait et j'entendais quelque chose gratter ses parois à l'intérieur. Je me suis approché, je me suis penché dessus et j'ai aperçu le bout d'un petit museau noir qui reniflait l'air à travers un trou découpé au cutter. Puis, j'ai entendu un jappement aussi aigu que le couinement d'un rat. Je me suis précipité pour défaire le nœud et un petit chiot tout noir a jailli du carton. J'ai eu du mal à le prendre dans mes bras tellement il gigotait, son moignon de queue battant frénétiquement l'air comme le pouce d'un parkinsonien. Il ne ressemblait à rien, sauf à un chien mais genre bâtard de chez bâtard. Il m'a léché la trogne comme si j'étais un esquimau. Je l'ai reposé par terre et il s'est accroupi pour pisser trois gouttes. J'en ai déduit que c'était une femelle. Du coup, je ne l'ai pas nommée Napoléon-Solo, ni Bouddha. J'ai voulu lui trouver un blase pas trop compliqué. Finalement, je l'ai appelée Becky, en hommage à nos amoureuses à Tom Sawyer et à moi.

Je n'ai ouvert la lettre d'Émilie que le soir quand tout le monde était couché. Je me suis allongé sur mon lit au pied duquel Becky ronflait déjà. J'ai allumé ma lampe torche et j'ai déchiré soigneusement l'enveloppe pour ne pas risquer d'abîmer l'unique feuille qu'elle contenait. Dessus, Émilie avait dessiné un gros cœur rouge à l'intérieur duquel cette fois elle avait inscrit nos initiales ainsi que le mot « Foreveur ». Tout autour, elle avait écrit « Bonne anniversaire, mon chéri d'amouuuuur ». J'ai serré les dents pour ne pas crier tout le bonheur qui

m'emplissait les poumons. J'ai pris mon carnet et je lui ai écrit un petit mot à mon tour qui commençait par le récit de ma journée d'anniversaire, la liste des cadeaux qu'on m'avait offerts, la bataille de boules de neige et, cerise sur le Paris-Brest, ma rencontre avec Becky. Il se terminait par l'annonce du projet de mariage de mamy et de Jo. En post-scriptum, je lui promettais qu'on serait bientôt réunis, que nous aussi on se marierait et que, comme dans toutes les histoires qui finissent bien, nous serions heureux et qu'on aurait beaucoup d'enfants. Une promesse que j'avais bien l'intention de tenir. Parce qu'une promesse est une promesse et que, comme disait papy, « La nuit n'est obscure que quand on n'a pas encore allumé la lumière » ou encore « Ce qui est dit est dit et doit être fait ». Et pour ça, bien entendu, j'avais un plan. Un plan parfait. En bas de la lettre, j'ai signé « Ton Rémy qui t'aimera jusqu'à la fin de ses jours et pas seulement », parce que, maintenant je le savais, tant qu'on est vivant, l'amour est plus fort que la mort.



Je tiens à remercier Arnaud Le Guern grâce à qui *Foreveur* a pu s'émanciper, l'équipe des Éditions du Rocher pour leur travail de mise en beauté de ce livre, ma famille et mes amis pour

leur soutien indéfectible, les lecteurs qui viennent de lire cette histoire. Je remercie également Rémy, Émilie, Mamy, Jo et tous les personnages de ce roman pour le bonheur du temps qu'ils m'ont laissé passer avec eux.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2016  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

*Imprimé en France*